

bulletin

Octobre 2008 t r i m e s t r i e l



Société Archéologique Historique
et Scientifique de Soissons

SOMMAIRE

En couverture : vitrail de l'église Saint Bald à Pavant (XVIème siècle).

- 2 - sommaire.**
- 3 - notre programme du dernier trimestre 2008.**
- 4 - informations diverses.**
- 5 - précisions sur les films concernant la grande guerre qui seront présentés le 17 octobre 2008.**
- 6 - le centre d'étude des peintures murales romaines à Soissons, par Florence Monier, le 20 avril 2008**
- 9 - visite du bourg de Pierrefonds les Bains, avec Rémi Hébert, le 18 mai 2008.**
- 13 - notre journée pique-nique et ses différentes étapes dans le sud de l'Aisne, le 15 juin 2008.**

En encart :

- bulletin d'inscription pour la conférence-dîner du 12 décembre.**
- bulletin de souscription pour l'ouvrage de « Soissonnais 14-18 » sur les graffitis.**
- bulletin d'inscription pour la journée 2008 des Sociétés historiques.**

**Bulletin conçu, réalisé et imprimé par nos soins
Dépôt légal septembre 2008
Tirage 250 exemplaires**

NOS

RENCONTRES

POUR LE

DERNIER

TRIMESTRE 2008

Société archéologique, historique et scientifique de Soissons

4, rue de la Congrégation, 02200 SOISSONS

Téléphone-répondeur-fax : 03 23 59 32 36

Site Internet : www.sahs-soissons.org - courriel : contact@sahs-soissons.org

**Association reconnue d'intérêt général à caractère culturel par la D.S.F. de l'Aisne
le 25 septembre 1996**

- **dimanche 12 octobre**, à **15 heures**, communication de M. Jean-Marc Wintrebert sur le monument et le pont des Anglais : pourquoi ce qualificatif pour le monument et le choix du site, les ponts successifs et leur appellation.
- **vendredi 17 octobre**, à **14 heures**, avec l'appui de la ville de Soissons, présentation du film « l'Aisne dévastée » à l'intention des élèves de 1^{ère}, de terminale et de tout public. Ce film se compose de trois parties :
 - des séquences prises en décembre 1918 depuis un ballon dirigeable survolant à basse altitude les anciennes zones de combat dans le triangle Noyon, Reims, Château-Thierry.
 - une présentation des chars allemands, anglais et français utilisés en 1918.
 - l'arrivée des troupes américaines dans l'Aisne en février 1918.
 - une conférence de M. Philippe Nivet sur le sort des civils durant la Grande guerre suivra cette projection.
- **dimanche 16 novembre**, à **15 heures**, conférence de Mme Sabine Berger sur les commandes artistiques et monumentales de deux serviteurs du roi de France, originaires du Soissonnais : Raoul de Presles et Simon Matiphias de Bucy. Ces deux figures, un laïc et un clerc, font partie, au début du XIV^{ème} siècle, de l'entourage proche du roi de France. Ces hommes construisent et passent des commandes pour eux-mêmes ou dans le cadre de leurs fonctions. Raoul de Presles est secrétaire de Philippe le Bel tandis que Simon Matiphias, évêque de Paris, est un des proches conseillers du roi. Mme Berger propose de donner un aperçu du « mécénat » de ces personnages et de découvrir les traces infimes ou plus manifestes qu'ils ont laissées en Ile-de-France comme en Soissonnais.

Ces trois réunions auront lieu au centre culturel de Soissons.

- **vendredi 12 décembre** : conférence-dîner à 19 heures 30 au restaurant « La cavea », rue Pétrot-Labarre à Soissons. Inscription **INDISPENSABLE** à l'aide du bulletin joint. Préalablement au repas, M. Maurice Perderau fera le point sur ses travaux concernant l'histoire de Soissons de Nicolas Berlette.

Monsieur Pierre PINAULT , président de la Société historique
du canton d'Oulchy-le-Château, est décédé en juillet dernier à l'âge de 81 ans.
Ancien principal de collège, il était devenu membre de notre société en 1982
Nous prions son épouse, sa fille, ses quatre petits enfants, son arrière petite fille
et toute sa famille de croire en la sincérité de leur compassion.

INFORMATIONS DIVERSES

Bienvenue à notre nouvelle adhérente de l'été :
Mme Colette ANCEAUX, de Soissons.

Conception et réalisation de vitraux : l'atelier Didier Quentin que nous avons visité
en juin dernier organise deux journées « portes ouvertes » les samedi 18 et dimanche 19
octobre prochain de 14 h à 18 h à l'adresse suivante : 3, rue des faubourgs. 02570 Chézy-
sur-Marne (tel 03 23 82 93 07).

Le Graffiti des tranchées : une fiche de souscription pour ce livre édité par
« Soissonnais 14-18 » accompagne ce bulletin. Cette association, qui fait depuis plus de
vingt ans l'inventaire du patrimoine exceptionnel de cette période, propose dans ce livre un
regard actuel sur l'état de ses recherches et vous invite à découvrir cette iconographie
insoupçonnée.

Cd-rom sur la deuxième bataille de la

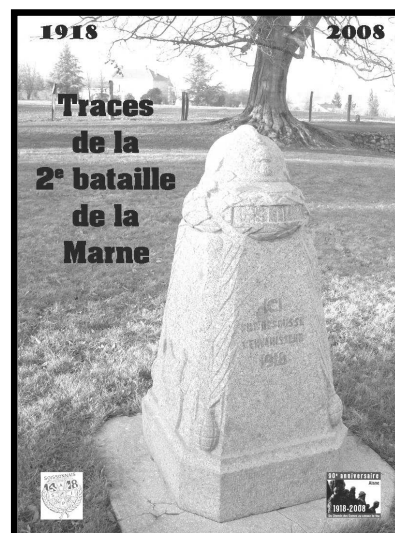
Marne : L'année 1918 a été dramatique pour le
département de l'Aisne. Après un début d'année
relativement calme, l'offensive allemande du 27 mai va
placer notre région dans la tourmente. Au cours du mois de
juin, entre l'Ailette et la Marne, des combats terribles vont se
dérouler.

La reconquête, de juillet à septembre, puis la marche vers
la victoire ont été spectaculaires mais les pertes ont été
considérables.

Le diaporama réalisé par « Soissonnais 14-18 » est un état
des lieux des traces de la deuxième bataille de la Marne
entre Ailette et Marne.

Sauf indication contraire, les photographies sont la propriété
de Soissonnais 14-18.

Vous pouvez vous le procurer auprès de « Soissonnais 14-18 », 11 rue de Thoiry, 02290
Saint-Christophe-à-Berry, au prix de 10 € (+ 2 € si envoi postal).



Remise en librairie : dans le cadre de nos relations, la librairie des deux frères propose à
tous nos adhérents une remise de 10 % sur toutes commandes. L'adresse : 28, rue du puits
d'alouettes, 60350 Autrèches. Courriel : 12f@noos.fr<mailto:12f@noos.fr> Téléphone : 01
48 34 30 37

Nouveau trésorier : Mme Madeleine Damas ayant donné sa démission de trésorière en
août dernier, c'est M. Pierre VERCOLLIER qui a accepté de la remplacer en attendant de
soumettre cette désignation à notre prochaine assemblée générale.



Quelques précisions sur les films concernant la Grande guerre présentés le vendredi 17 octobre au centre culturel

Ces films de l'époque étant muets, ils ont été sous-titrés avec une musique de fond.

1 – l'Aisne dévastée (durée 32 minutes)

Le survol des villes et des villages en ballon dirigeable, est l'occasion de se rendre compte des destructions. Quelques retours en arrière présentent Soissons avant les destructions de juin et juillet 1918 ou encore la cérémonie de la libération de Laon. Des vues prises au début de 1919 rendent compte de l'amorce de la reconstruction de Soissons et Saint Quentin. Le dirigeable survole Noyon et le quartier de la cathédrale, puis Carlepont et Tracy-le-Mont. Il atteint ensuite Coucy dont la ville et le château sont dévastés. Des vues prises au sol montrent une ville réduite à un champ de pierres. On arrive ensuite à Laffaux, complètement détruite en avril et mai 1917, puis le Mont des Singes où la forêt a été hachée par les bombardements et Pinon.

Après avoir survolé Celles-sur-Aisne, Vailly, les bords de l'Ailette, le dirigeable donne des vues spectaculaires de Cerny-en-Laonnois, du chemin des Dames, du plateau de Californie. Avant d'arriver à Berry-au-Bac, on distingue une dizaine de chars du groupe Chaubes détruits le 16 avril 1917.

Le survol de la cathédrale de Reims est impressionnant.

A Château-Thierry, quelques images tournées le 26 juillet montrent le président Poincaré en compagnie du sous-préfet et de généraux visitant la ville en ruine.

Survol d'Oulchy-le-Château, puis de Fère-en-Tardenois où les destructions sont faibles.

A Soissons, la périphérie de la ville semble intacte mais plus on se rapproche du centre, plus les destructions sont importantes. Le quartier au nord de la cathédrale est un champ de ruines. Quelques vues montrent la ville en mai 1918 puis au début de 1919, le confortement de la cathédrale et de Saint-Jean-des-Vignes. Les images du vieux pont et du pont du Mail sont impressionnantes.

Saint-Quentin ne semble pas avoir trop souffert des combats. Pourtant, les vues prises au sol révèlent d'importantes destructions qu'on déblaie et consolide dès le début de 1919.

Le dirigeable se dirige maintenant vers Laon. Occupée pendant toute la guerre, la ville est intacte. Le 24 octobre, le président Poincaré et le général Mangin viennent célébrer sa libération.

2 - les chars en 1918 (durée 15 minutes)

Sont successivement présentés les chars français : Saint Chamond , Schneider et Renault FT17, anglais : Marck 4 et Whipper, allemands : Sturmpanzerwagen A7V.

3 – les Américains (durée 15 minutes)

L'arrivée des Américains en février 1918. Dans la gare de marchandises de Soissons, les soldats débarquent les chevaux et les équipes. Ils traversent la ville puis franchissent le pont de Pasly et arrivent à Cuffies. Nous les retrouvons quelques jours plus tard à Bucy-le-Long où ils ont installé leur campement.

Quelques jours plus tard, l'infanterie arrive à Soissons. Les hommes, fatigués, bénéficient d'une pause près de la place Saint Christophe.

Des soldats traversent Cuffies complètement détruit. Les maisons n'ont plus de toiture. Une cuisine a été installée dans l'une des rares maisons encore couvertes. Un homme se lave dans un filet d'eau. Deux soldats sont très intrigués par une boîte à lettres.

A Bucy-le-Long, une cuisine roulante a été installée. C'est l'heure de la soupe. Les hommes font la queue en chahutant. Leurs tenues sont hétéroclites.

Courtes vues des tranchées du Chemin des Dames où les soldats américains rangent des obus et creusent des tranchées.

Les images qui suivent ont été tournées le 22 juillet. Un convoi de camions Packard en forêt de Villers-Cotterêts. A Torcy, l'église est complètement détruite, des soldats américains réparent la route. A Saulchery, des cavaliers viennent abreuver leurs chevaux. Le pont de Nogent-l'Artaud est gardé par des soldats américains. A Azy-sur-Marne, des américains observent le pont détruit. Ils traversent Essômes. Brasles est bien endommagé, les Américains occupent le bourg. Des attelages et une voiture traversent la Marne sur un pont provisoire. ■

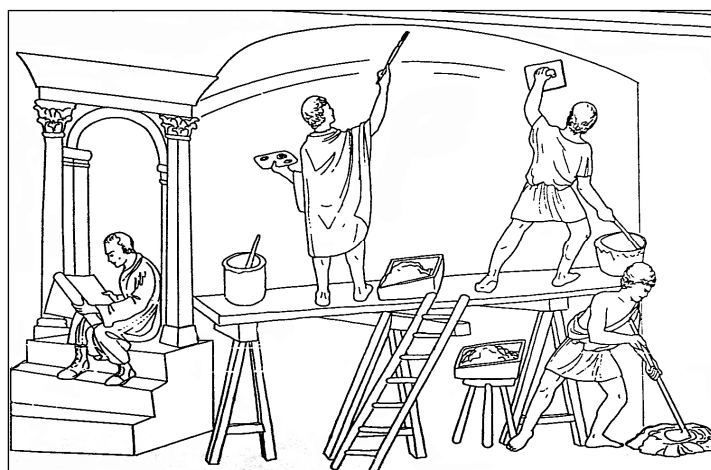
Le centre d'étude des peintures murales romaines à Soissons : décors antiques et nouvelles technologies.

Conférence de Florence Monier le 20 avril 2008

Dans le monde romain, les parois, les plafonds et les voûtes des édifices publics et privés étaient rarement laissés nus.

Les artisans peignaient panneaux richement colorés, motifs géométriques ou scènes figurées, à l'aide de pigments d'origine minérale, sur un enduit de sable et de chaux encore frais ; au cours du séchage, la carbonatation de la chaux* fixe les couleurs qui « ainsi ne ternissent pas, mais tiennent indéfiniment ... ».

Deux auteurs latins, Vitruve (époque d'Auguste, 27 av.-14 ap. J.-C.) et Pliny l'Ancien (23-79 ap. J.-C.) ont longuement décrits la technique et les matériaux de la fresque. La stèle funéraire de Sens (Yonne), datée du 3^e s. de notre ère, illustre parfaitement ces opérations : gâchage du mortier que le maçon étale à la taloche, tandis que le peintre intervient déjà sur le support encore humide, et que le responsable du chantier consulte sans doute les modèles.



Dessin J.-P. Adam

Les découvertes spectaculaires de Pompéi et des cités de Campanie ensevelies lors de l'éruption du Vésuve en 79 de notre ère, ne doivent pas masquer l'importance des informations qu'apportent les vestiges, souvent modestes, mis au jour lors des fouilles préventives par exemple.

Ces « gravats » indéchiffrables, soigneusement prélevés par les archéologues, font alors l'objet d'un long et patient travail en atelier, jusqu'à la publication et la présentation muséographique.

Depuis près de 40 ans, Soissons héberge, dans l'ancien grenier à grains de l'abbaye Saint-Jean-des-Vignes**, une équipe de spécialistes de cette discipline, archéologues et conservateurs-restaurateurs***. En effet, à la fin des années 60, la découverte d'enduits peints dans une *villa* gallo-romaine à Mercin-et-Vaux, a conduit Alix Barbet à définir et mettre en place la chaîne opératoire continue indispensable à l'étude et à la valorisation de ce matériel archéologique, "de la fouille au musée".

L'ETUDE

Après ramassage et prélèvement sur le terrain, les enduits peints fragmentaires sont nettoyés, éventuellement consolidés ; commence un long travail d'étude : remontage, relevés archéologiques et restitutions informatiques, descriptions stylistiques et techniques, interprétation, que complètent éventuellement des analyses physico-chimiques des matériaux. Et derrière le décor, sont ainsi révélés les techniques de construction, les volumes des espaces, les modes et jusqu' à la mentalité et aux croyances des habitants des lieux.

LA RESTAURATION

Peut alors commencer la restauration des éléments les plus significatifs de ces décors : retournement et mise à plat sur table de verre, amincissement et consolidation du revers des plaques avec

tissu de verre et galette de mortier (sable et résine). Après séchage, les plaques sont collées sur un support léger et stable en nid d'abeille d'aluminium. Le traitement par sablage des fonds et des lacunes permettra de rendre lisible par le visiteur ces décors souvent très morcelés.



cliché APPA

La présentation muséographique est aussi un facteur important de cette valorisation : dessins de restitution, cartels, panneaux pédagogiques, bien sûr, catalogues parfois, accompagnent les restaurations.

Parfois, il est possible de rendre compte à échelle réelle, d'une composition décorative, dans toute sa monumentalité et sa polychromie : plusieurs procédés ont été mis en œuvre au laboratoire de Soissons : fonds sablés et colorés ; fac-similé sur toile ; insertion de plaques antiques dans un fac-similé peint sur bois, tel le décor de Soissons, rue Paul Deviolaine, présenté en 2006 à l'Arsenal dans l'exposition « Archéo, quel chantier ! », ou celui d'Amiens, Clos de l'Oratoire (présentation permanente au musée de Picardie prévue fin 2008).

Enfin, une réalisation innovante, unique, obtenue grâce aux avancées de l'informatique et de l'optique est présentée depuis décembre 2007, au musée de l'Ardenne, à Charleville-Mézières : une mise en lumière ****de la fresque restaurée découverte à Montcy-Saint-Pierre, recrée peu à peu ce décor exceptionnel qu'animent maçons, peintres et stucateurs, personnages en toge ...

* carbonatation de la chaux : avec l'évaporation de l'eau du mortier, l'hydroxide de calcium, Ca(OH)_2 , migre vers la surface et réagit avec le gaz carbonique de l'air, CO_2 , formant en surface une pellicule de carbonate de calcium (CaCO_3) qui fixe les pigments.

** mis à disposition par la Ville.

*** personnels de l'association Pro Pictura Antiqua-APPA, et du CNRS- Archéologies d'Orient et d'Occident, laboratoire d'archéologie à l'ENS-Paris.

**** . Réalisation : société Skertzo, qui a mis en lumière la cathédrale d'Amiens.

Bibliographie

- Plinie l'Ancien, *Histoire Naturelle*, livre XXXV, traduction de J.-M. Croisille, Paris, Les Belles Lettres, 1985
- Vitruve, *De l'architecture*, livre VII, traduction B. Liou et M. Zinghedau, commentaire de M.-T. Cam, Paris, Les Belles Lettres, 1995
- La peinture antique des Macédoniens aux Omeyyades. 10 siècles de peintures murales, *Dossiers d'Archéologie* 318, nov.-déc. 2006
- Baldassare I., Pontrandolfo A., Rouveret A., Salvadori M., *La peinture romaine de l'époque hellénistique à l'Antiquité tardive*, Actes Sud / Motta 2003
- Cerulli Irelli G. et al. (dir.), *La peinture de Pompéi*, Hazan, Paris 1993, 1999
- Mazzoleni D., Pappalardo U., *Fresques des villas romaines*, Citadelles et Mazenod, Paris 2004
- La construction romaine, la technique de la fresque, la restauration
- Construire à Lutèce*, Catalogue d'exposition – crypte archéologique du parvis de Notre-Dame, 11 avril 2007-25 mai 2008, Paris, 2006

Adam J.-P., *La construction romaine*, Paris, Picard, 1985

Barbet A., Allag C., *La peinture romaine. Du peintre au restaurateur*, Saint-Savin 1997

Delamare F., Guineau B., *Les matériaux de la couleur*, Paris, Gallimard - Découvertes, 1999

Stefanaggi M., Les techniques de la peinture murale. Cours international sur la conservation de la peinture murale, Ravello, septembre 1997. Document téléchargeable sur le site du LRMH (Laboratoire de recherche des monuments historiques, Champs-sur-Marne)

www.lrmh.fr/lrmh/telechargement/techpeinture.pdf

La peinture en Gaule

Peintures gallo-romaines dans les collections publiques françaises, *Bulletin de liaison du CEPMR* n° 8, Paris, Soissons, 1986 (inventaire ancien)

Allag C., L'héritage en Gaule, dans : Div. auteurs, *La peinture romaine. Jeunesse de la beauté*, Paris, Ars Latina, 1995 (rééd. 2002), p. 108-113 (inventaire succinct)

Barbet A., La peinture murale en Gaule romaine, Paris, Picard, 2008

Sur la peinture en Gaule, voir les actes des séminaires de l'AFPMA (Association française pour la peinture murale antique), en particulier :

Peinture antique en Bourgogne, Actes du XVI^e séminaire de l'AFPMA, Auxerre (24-25 octobre 1997), *Revue archéologique de l'Est*, 21^e suppl., Dijon 2003

Actes des séminaires de l'AFPMA 1990-1991-1993 (Aix-en-Provence, Narbonne et Chartres), *Revue archéologique de Picardie*, n° spécial 10, 1995

La peinture murale romaine dans les provinces du Nord, Actes du XI^e séminaire de l'AFPMA, Reims (30 avril-1^{er} mai 1988), *Revue archéologique de Picardie* n° 1-2, 1990

Les deux derniers cités présentent les principales découvertes en Picardie. A compléter par :

Allag C., Le décor peint dans les villes du nord à l'époque romaine, *Revue du Nord*, n° 10 Hors Série, 2007, p. 467-476

Les travaux récents du laboratoire d'étude et de restauration sont évoqués dans :

Allag C., Le centre d'étude des peintures murales romaines (Soissons, Aisne). Interventions récentes, *Revue archéologique de Picardie* n° 1-2 1990, p. 139-147. Article téléchargeable sur www.archeo.ens.fr

Quelques collections publiques régionales présentant des peintures et des stucs gallo-romains restaurés

Amiens, musée de Picardie : peintures du site de l'Oratoire. Les plaques restaurées sont intégrées dans un fac-similé coloré à l'échelle 1/1.

Le musée possède deux panneaux provenant de la *villa* de Publius Fannius Synistor à Boscoreale (Italie) : 2^e style pompéien (milieu I^{er} s. av. J.-C.).

Bavay (Nord) musée et site. Peintures encore en place dans le cryptoportique ; panneaux restaurés.

Beauvais (Oise), musée départemental de l'Oise : peintures de Saint-Martin-Longueau (édifice public, fin I^{er} s. ap. J.-C.).

Charleville-Mézières (Ardenne), musée de l'Ardenne : peintures de Montcy-Saint-Pierre, II^e s. ap. J.-C. Mégalographie, *opus sectile* fictif. Présentation dans l'auditorium du musée, avec mise en lumière (12').

Compiègne (Oise), musée Vivenel : peintures du *fanum* de Champlieu, I^{er} s. ap. J.-C.

Guiry-en-Vexin (Val d'Oise) : temple de Genainville, fin II^e s. ap. J.-C. ; *domus* d'Epiais-Rhus, II^e s. ap. J.-C.

Laon (Aisne), musée municipal : péristyle d'une *villa*, début du II^e s. Scènes de chasse impériale, divinité.

Paris, musée Carnavalet : peintures découvertes à Paris.

Périgueux (Dordogne), Vesuna, musée gallo-romain sur le site de la *domus* de Vésone.

Reims (Marne), musée Saint-Remi : peintures de Reims (voûte des Amours vendangeurs) ; mausolée (?) de Boulton-sur-Suippe, fin II^e s. ap. J.-C.

Senlis (Oise), musée : figure féminine, II^e s.

Soissons (Aisne), musée municipal : habitat urbain, I^{er} et II^e s. Un seul panneau restauré est actuellement présenté.

Strasbourg (Haut Rhin), musée archéologique : divers ensembles strasbourgeois.

Valenciennes (Nord), musée des Beaux-Arts : peintures de Famars, fin du II^e s. ap. J.-C.

Florence Monier
Ingénieur d'études

Notre sortie du 18 mai :



Visite du bourg de PIERREFONDS-LES-BAINS guidés par notre sociétaire Rémi Hébert

Bravant un ciel menaçant, une soixantaine de membres de la Société se sont retrouvés pour une visite du bourg.

Préalablement à la visite elle-même, les grandes périodes de l'histoire de Pierrefonds ont été rappelées à grands traits :

En 1393, Louis d'Orléans établit une demeure fortifiée sur les ruines d'une ancienne fortification. Depuis lors, la puissante forteresse domine le bourg.

1617, les canons du jeune Louis XIII démantèlent le château ; le bourg est entièrement mis à sac par la même occasion. Une longue période d'endormissement commence.

1767 voit Pierrefonds perdre ses fonctions administratives et judiciaires. Sa prévôté royale est transférée. Pierrefonds n'est plus alors qu'un gros bourg rural enclavé dans la forêt et dominé par les ruines pantelantes de son château.

Néanmoins, à la fin du XVIII^{ème} siècle et au début du XIX, le souvenir de son passé reste prégnant chez les souverains successifs qui s'y rendent en visite : Louis XVI en 1788, Napoléon 1^{er} en 1810, Louis Philippe y donne un grand banquet pour le mariage de sa fille en 1832 et, enfin, Napoléon III dès 1850.

Au cours de la moitié du XIX^{ème} siècle, la diffusion du goût des ruines va y faire venir bon nombre d'hommes de lettres et d'artistes. Parmi eux se trouve un certain Defflambé qui est non seulement artiste mais également éminent chimiste, mécanicien et hydrologue. Séduit par le site, il se rend propriétaire de vastes terrains, se fait construire une grande maison dans le parc duquel il découvre en 1846 la présence d'eaux sulfureuses. Pierrefonds station thermale va voir le jour.

Peu après, le couple impérial s'éprend de Pierrefonds. L'Empereur décide la restauration du château et confie à Viollet-le-Duc ce gigantesque chantier. Dès lors, à l'instar de Biarritz ou de Compiègne, Pierrefonds recevra fréquemment la visite des souverains impériaux et de la cour.

A la chute de l'Empire, Pierrefonds va connaître quelques années d'une désaffection vite surmontée par le développement de la vie thermale, la reprise des travaux au château en 1878 et l'arrivée du chemin de fer en 1884.

Pierrefonds redeviendra plus que jamais à la mode et la bonne société parisienne viendra s'y retrouver à la saison des bains.

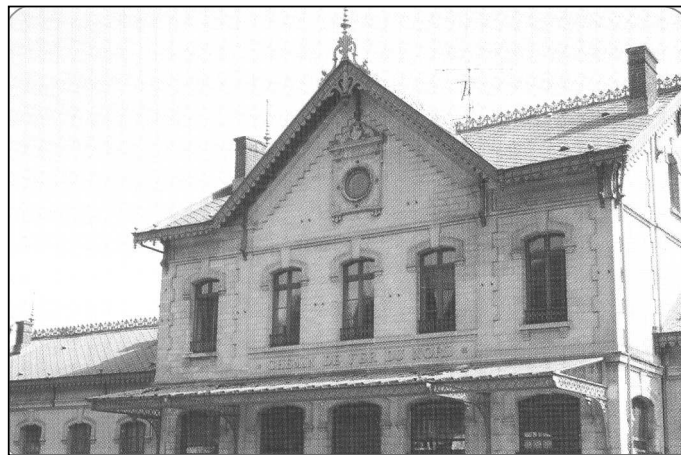
✕

Les différentes périodes de cette histoire se trouvent dans un bâti d'une richesse et d'une diversité peu communes.

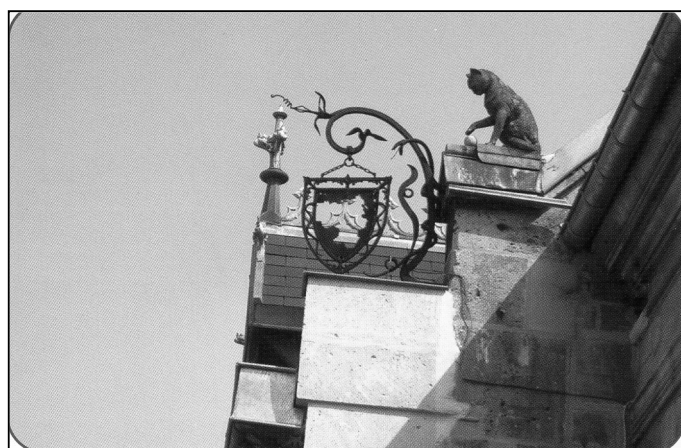
En effet, l'architecture rurale soissonnaise, omniprésente au pied du château dans le centre du bourg, s'est superposé au XIX^{ème} siècle un bâti moderne éclectique ou souvent néo-médiéval correspondant aux goûts et aux moyens d'une clientèle raffinée



La Colombine.



La gare.



Un chat jouant avec une pelote de laine (symbole de Viollet-le-Duc) sur le toit de la Palestrina.



Château de Jonval, la Colombine et maisons au bord du lac.

Le XXI^{ème} siècle a ramené à Pierrefonds son cortège de matériaux : l'ardoise, la tuile vernissée, la brique, le pan de bois et surtout ses formes architecturales particulières : les échauguettes, les lucarnes saillantes, les épis de faîtage, les crêtes faîtières, les corniches ouvragées, les porches métalliques, les verrières dentelées, les ferronneries tourillonnées,... toujours visibles aujourd'hui en maints endroits et portant témoignage de la véritable explosion architecturale et décorative que l'Europe connut après la guerre de 1870 et dont Pierrefonds fut un des foyers dans notre région.



Après ce rappel historique contextuel, la visite du bourg commence par l'ancienne gare.

Evoquée par Proust dans « un amour de Swann », la gare fut construite à partir des plans de la Compagnie du Nord par l'architecte Ch. Lecoœur. Elle étonne par ses dimensions (732 m² de surface au plancher), ses matériaux et sa décoration avec ses faîtières en forme de feuille et une flèche au sommet de chaque pignon.

Les quais, un petit château d'eau servant à alimenter les machines à vapeur et quelques autres vestiges témoignent de l'activité ferroviaire. La gare est fermée aux voyageurs depuis 1940.

D'un côté, un souterrain passant sous les voies menait directement les curistes au parc de l'établissement thermal. De l'autre une large et belle avenue bordée de tilleuls conduit à la rue du Beaudon et à la maison Séverine, illustre journaliste et femme de lettres dont les prises de position passionnées déclenchèrent de violentes polémiques.

De part et d'autre de la rue du Beaudon, les villas-pensions de famille foisonnent : la villa Pervenche au 12, la villa Valentine au 8, la villa Jeanne au 5,... mais l'attention se porte particulièrement sur le Portique de Palestrina au n° 3 - construction d'une richesse et d'une originalité surprenante avec son matériau de biscuit dur non émaillé - et au 1, sur la villa qui abrita le musée de l'impératrice. Ces villas sont des exemples étonnants de la démarche éclectique propre aux architectes dès le second Empire.

Tout aussi étonnants sont la villa de la Colombine qui abrita un musée consacré à un ensemble d'objets d'art évoquant la dentisterie et le château de Jonval qui a des allures d'une demeure de la Renaissance avec ses jardins étagés à l'italienne et qui fait orgueilleusement pendant au château de Louis d'Orléans. La chapelle attenante au château est une réplique de celle de Chantilly. Construit par le Comte de Failly vers 1902, le château de Jonval servit de lieu de retraite pour les dentistes souhaitant séjourner dans un cadre agréable et reposant avant d'accueillir des jeunes filles en difficulté et d'être récemment racheté par un citoyen russe.

La rue du Beaudon se termine par un carrefour aménagé pour faciliter le passage des équipages impériaux. Elle débouche sur la chaussée Deflubé bordant le lac.

Ceci est l'occasion d'évoquer le plan d'eau qui, avant d'être lac, fut plus modestement un marais aux contours fluctuants traversé par le ru de Berne.

Les étapes et les techniques employées pour la construction du long mur situé rue Jean le Noir au pied du site classé de la Butte de Sable ont été explicitées par M. Andreu, compagnon du tour de France et restaurateur de monuments.

La visite s'est poursuivie par l'arpentage des rues du vieux Pierrefonds reconstruit après le sac de 1617, là où l'architecture soissonnaise s'est imposée avec nombre de belles constructions classiques en pierre avec soubassement et étage noble.

Des arrêts ont été marqués devant les locaux de la célèbre faïencerie héraldique puis devant la maison natale de Clément Bayard, inventeur fécond et grand industriel dont les usines produisirent tour à tour bicyclettes, fabrications de guerre, dirigeables, automobiles....

Subsiste également les pittoresques bâtiments de ce que fut l'Hôtel d'Enfer, bâti en partie sur une cave du XII^{ème} ou XIII^{ème} siècle selon Carlier. Cet établissement peut s'enorgueillir d'avoir été fréquenté par Hugo, Dumas, Nerval, Vigny, Michelet

La visite continue par le centre du bourg, lui aussi aménagé afin de faciliter les passages de l'Empereur et de sa suite. La construction d'une mairie convenant au nouveau statut de Pierrefonds fut décidée en 1865 à l'emplacement du jardin de l'Hôtel des Ruines. En dépit d'une subvention impériale, le financement d'une mairie d'une importance disproportionnée par rapport aux ressources de la commune s'avéra difficile et ne fut bouclé que par l'intervention d'un généreux mécène (Sabatier).

En reconnaissance, un « S », première lettre de son patronyme a été sculptée en cartouche au-dessus de l'entrée de la façade arrière de la mairie tandis que le « N » de Napoléon figure symétriquement côté place.

Toujours sur la place, l'histoire du monument aux morts de la commune et celle du monument national aux infirmières ont été évoquées.

L'entrée dans le parc du Domaine des Bains permet de retracer la vie de la station thermale dont l'Hôtel des Bains était le centre. Celui-ci accueillit des têtes couronnées et nombre de célébrités des lettres et de la politique de la belle époque.

Outre l'établissement des bains, l'hôtel disposait d'un restaurant, de salons de lecture et de conversation, d'une bibliothèque et d'une salle de spectacle. A l'extérieur, les curistes pouvaient aller à leur guise canoter ou pêcher sur le lac, visiter le château ou se promener dans les bois.

Il a suffi de traverser la rue pour se retrouver dans le parc de style paysager romantique du Prieuré. Après avoir parcouru l'arboretum, le château construit en 1865 sur les plans de Viollet le Duc a été visité.

L'église jouxte le Prieuré. Le Président en a assuré la visite, faisant ressortir l'intérêt tout particulier de la crypte.

Le parcours s'est prolongé par un tour du lac en passant par l'ancienne demeure des sœurs de la compassion qui fut également asile, école privée, ouvroir, garderie... puis par le cimetière. Un arrêt y fut marqué pour voir quelques tombes de Pétrifontains connus et parcourir le carré militaire comprenant à l'origine plus de 600 tombes. Ce fut l'occasion d'évoquer le rôle de Pierrefonds au cours de la Grande guerre et en particulier ses quatre établissements de soins aux blessés.

Après être passée par le château de Vertefeuille et avoir admiré l'imposante mais élégante demeure que s'était fait construire Clément Bayard au Bois d'Harcourt, la visite s'est terminée à travers bois en empruntant le tracé de l'ancienne voie ferrée.

M. Andreu, président de la « Sauvegarde de Pierrefonds » qui avait participé à toute la visite, offrit un rafraîchissement très apprécié.

Rémi Hébert

Notre journée-pique du 15 juin 2008

et ses différentes étapes dans le sud de l'Aisne

1 – la ferme de Montramboeuf



Le plus anciens des bâtiments.

Les origines de la ferme remontent à 1148 ; elles sont assez bien connues grâce à la charte de fondation de l'abbaye de Longpont. A cette époque, sa superficie était d'environ 59 hectares mais les dons affluent et augmentent la superficie si bien qu'à la fin du moyen-âge Montramboeuf est devenu plus qu'une exploitation agricole ; après sa cession par l'abbaye de Longpont, c'est un fief relevant de la châtellenie de Pierrefonds.

Au milieu du XVIème siècle, deux laboureurs exploitent conjointement Montramboeuf, ce qui est assez classique à l'époque, un seul exploitant n'étant pas en mesure d'assurer la mise en culture d'une ferme de plus de 400 hectares.

En 1585, un premier bail mentionne « une maison manoir faisant partie de l'hôtel et cense de Montramboeuf ». Un autre de 1587 est plus précis : « un grand corps d'hôtel et maison à deux étages de haut, couvert de tuiles, cour et jardin joignant la chapelle dudit lieu, grenier sur la chapelle, étables à chevaux, vaches et brebis, grange avec toutes les terres ». Enfin, un bail de 1618 semble concerne la totalité de l'exploitation agricole qui comprend plusieurs corps de logis, grange, étables, colombier et autres bâtiments, jardin, le tout fermé de murailles et 460 hectares de terres labourables, 19 hectares de pré et autant de bois taillis.

Lorsque survient la Révolution, Montramboeuf est une exploitation prospère ; en tant que bien des églises, elle est mise en vente pour garantir l'émission des assignats et vendue à un bourgeois comme la plupart des grandes fermes soissonnaises.

Les intérêts de la ferme de Montramboeuf sont multiples. En premier lieu, avec la Grange à Longpont, elle est la seule dans notre région à avoir conservé un bâtiment médiéval spécifiquement dédié à une exploitation agricole puisque les autres façades médiévales qui subsistent dans la région résultent de la transformation en exploitation agricole d'un bâtiment médiéval destiné à un autre usage. Le logis, presque château, est intéressant aussi bien pour son architecture que pour le rôle emblématique qu'il tient dans la cour de la ferme. L'ensemble de la ferme, au travers de ses différents bâtiments et d'un plan d'ensemble qui a perduré, est aussi une page d'histoire de l'agriculture soissonnaise. Elle illustre la clairvoyance des abbés de Longpont qui, dès le XVI^{ème} siècle, ont su donner à la cour de la ferme une étendue et une organisation qui lui ont permis de s'adapter aux transformations de l'agriculture pendant plus de deux siècles. Toutes les époques de la construction rurale soissonnaise sont représentées dans la cour de la ferme.

2 – l'atelier Quentin à Chézy-sur-Marne

L'atelier Quentin est installé dans l'ancienne école qui a trouvé là une reconversion intéressante. La salle de classe est l'atelier de restauration tandis que le préau est utilisé pour le stockage des matériaux.

Ses travaux de restauration portent sur des vitraux du XVI^{ème} siècle à nos jours avec une forte proportion de XIX^{ème} siècle. L'atelier a aussi une activité de création. L'une de ses particularités est de considérer le vitrail comme un objet archéologique et artistique. Chaque restauration fait l'objet d'un véritable projet qui détermine les soins particuliers qui seront mis en œuvre : qualités et teintes des verres, techniques de peinture à la grisaille.

Ses principales références sont :



Vitrail de l'église d'Oigny-en-Valois.

- la basilique de Saint Quentin - restauration
- la cathédrale de Meaux - restauration
- l'hôtel de ville de Saint Quentin restauration
- l'hôtel de ville de Château-Thierry - Création
- l'hôtel de ville de Tergnier création
- l'hôtel de ville de Chauny création

L'atelier assure l'encadrement des bénévoles qui restaurent le château de Berzy-le-Sec. Les vitraux de la chapelle sont en cours de fabrication à l'aide des conseils donnés par M Quentin.

M. Quentin nous a également expliqué les difficultés qu'il avait rencontré lors de la restauration du vitrail de l'église de Oigny-en-Valois, notamment en ce qui concerne l'identification des personnages. Le restaurateur croit avoir reconnu sainte Catherine. Mme Jeannine Vercollier propose une autre interprétation séduisante: «... à gauche, à la place de la supposée

sainte Catherine, j'y verrais plutôt sainte Barbe avec son ciboire et une partie de la tour (l'architecture du fond). Elle est également nimbée et, de plus, on devine une couronne (2 perles vers le front manquant et peut-être un cordon de perles qui remonte sur la chevelure).

La sainte Catherine d'Alexandrie deviendrait alors le personnage masculin ! Ses attributs, la roue, est en effet plus proche d'elle que du personnage de gauche. Elle pose la main sur le pommeau du glaive qui l'a décapitée. Quant à la fleur de lys sur son auréole, que l'on trouve plutôt chez Sainte Catherine de Sienne, elle est le symbole biblique et chrétien de la pureté et devient, à partir du XIII^{ème} siècle, l'emblème de nombreux saints dont on veut souligner la pureté ou la virginité. (Catherine est parfois associée aux vierges Barbe et Marguerite).



Le groupe attentif.

Si on pousse un peu plus loin, on a quelque chose qui ressemble à un animal ?? (à droite de la roue de Ste Catherine) appartenant peut-être à sainte Marguerite [...] qui serait la troisième sainte de notre trio: les trois saintes faisant partie des 14 intercesseurs (saints protecteurs), lesquelles étaient très vénérées au XV^{ème} siècle». Une belle iconographie qui cadrerait bien avec une chapelle seigneuriale de cette même époque !

3 – la ferme des grèves à Saint Eugène



La façade principale.

grèves se situe à l'écart du village, sur un vaste plateau où d'autres fermes exploitent le sol fertile de cette région.

A l'origine, c'était un château construit à la fin du moyen-âge, doté de moyens de défense contre d'éventuelles surprises auxquelles l'exposait son isolement.

La façade principale, en moellons de meulière et soubassement en grès est percée en son milieu d'une porte monumentale qui donne accès à une vaste cour dont la partie gauche est affectée aux besoins de l'exploitation et la partie droite à l'habitation du fermier. L'ensemble était entouré d'un fossé, l'accès se faisant par un pont-levis.

Le domaine des grèves était une propriété très importante car, dans des registres d'état civil, on a retrouvé mention de concierge, jardinier, garde-chasse, intendant et fermier.

Toute proche de la route Château-Thierry/Montmirail, la ferme des



L'escalier à balustrade

Chaque 11 novembre, les cultivateurs des alentours venaient payer les diverses contributions et redevances dont leurs terres étaient « grevées » d'où le nom que le domaine a conservé.

De ce qui était une belle demeure féodale, il reste encore ce qui fut la chapelle et un bel escalier à balustrades en bois du temps de Louis XIII.

4 - La halle de Marigny-en-Valois

Une halle existait à Marigny dès le XIV^{ème} siècle. Ce n'est pas celle que nous voyons aujourd'hui sur la grand-place de ce charmant village. Sa charpente en chêne, couverte de tuiles plates, trahit le XVII^{ème} siècle. C'est en fait l'ancêtre de la mairie puisque est installé à l'étage une salle communale qui servait de lieu de réunion. Elle abrite aujourd'hui un marché campagnard, le matin du dernier dimanche du mois, de mars à novembre.

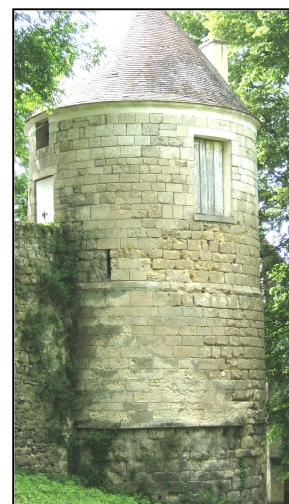


Tout autour de la place s'aligne des maisons de caractères, décorées de moulures et de pilastres au plâtre gros.

5 - le village de Gandelu : son château et son église

A l'époque gauloise, Gandelu appartenait au territoire des Meldes et dépendait du diocèse de Meaux. La colline sur laquelle se voient les restes de l'ancien château fortifié domine le vieux chemin gaulois de Paris à Reims ; elle offrait un point de défense et d'observation important. Des habitations se sont élevées ensuite à l'abri du « castrum » clos par une enceinte de murs ; une chapelle complétait l'ensemble féodal. Peu à peu, d'autres constructions ont été faites en dehors des murs pour former le village tel qu'il apparaît aujourd'hui.

Le château, pourtant reconstruit au XVI^{ème} siècle, est aujourd'hui en ruines ; il ne subsiste que la tour ronde située près de l'église et le rempart surplombant celle-ci et le village. A l'intérieur des ruines, le propriétaire entretient les espaces libres ; il y a construit une habitation tout en préservant le charme des lieux.



La tour d'angle du château



L'église depuis les remparts.

La chapelle, également reconstruite et agrandie au XVI^{ème} siècle, est devenue l'église paroissiale placée sous la protection de Saint Remi. C'est grâce à son curé conventionnel qu'elle a évité toute dégradation lors de la Révolution, ce qui a protégé, entre autres, le christ en pierre « Ecce homo » (XVI^{ème} siècle) et la toile « le baptême de Clovis » datant du XVII^{ème}. ■